

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Le Pouvoir est un but qui s'atteint plus facilement à genoux que debout.
ANONYME.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. >
Six mois	3 fr. "
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Hors de la Tour d'Ivoire

I

Il y a nombre de mois déjà, Marestan, faisant ressortir les tendances indéniablement contradictoires (révolutionnarisme et pacifisme, athéisme et religiosisme, néo-malthusianisme et reproduction, etc.) qui se réclament plus ou moins de l'anarchie, proclamaient la décadence de cette dernière. Ce à quoi, divers compagnons répliquèrent que, si décadence il y avait, c'était celle des individus et non celle des idées.

De ce que les jeunes d'autrefois sont devenus des hommes mûrs, les enthousiastes des sceptiques, les plus effervescentes des arrivistes ou des bourgeois, il ne s'en suit pas que les idées semées alors et arrosées avec du sang, soient condamnées à demeurer infécondes. Il est seulement exact que l'anarchisme, traversant une période temporaire de calme plat, voit ses éléments, jadis portés par le même courant, s'abandonner à leur propre force et s'écartier les uns à droite, les autres à gauche, d'aucuns, enfin, demeurer immobiles.

Il faut se remettre dans la vie des masses, ou devenir peu à peu le contraire de ce qu'on était autrefois. C'est la loi naturelle qui régit tous les grands mouvements d'idées : le Bouddhisme, le Christianisme, la Réforme, le Républicanisme, le Socialisme, tous ces courants profonds qui ont agité et transformé l'humanité, y créant des sillons encore ouverts, n'ont pas échappé à cette loi. L'anarchisme n'y échappera pas non plus.

Le Bouddhisme, il y a vingt-cinq siècles, et le Christianisme, il y a vingt siècles, furent incontestablement des mouvements populaires tendant à l'égalité, sociale et au communisme et qui, peu à peu, déviés de leur orientation première par la faute — lâcheté ou ambition — de leurs leaders, comme aussi par l'ignorance des masses, dégénérèrent en religions.

La Réforme, commencement de Révolution sociale et morale en Europe, avec ses zwingliens, sorte de radicaux-révolutionnaires et ses anabaptistes, communistes anarchistes échâts du mysticisme de leur époque, aboutit grâce à la canalisation par Luther, Calvin et Henri VIII, à un simple replâtrage du dogme. Au prix de luttes sanglantes, les peuples d'Angleterre et d'Allemagne conquirent le droit de n'aller pas à la messe et d'interpréter à leur guise un livre idiot (la Bible), plus celui d'opprimer à leur tour les catholiques. Ce fut tout.

La Révolution française, préparée par les encyclopédistes, par la Franc-Maçonnerie, (ce que ne pardonnent point à celle-ci les antisémites), préparée surtout par une longue suite de révoltes, individuelles ou collectives, célèbres ou ignorées, porta, au milieu de luttes épiques et de convulsions titaniques, l'idée républicaine dans toute l'Europe. L'aspiration, confuse mais ardente, des révolutionnaires d'alors vers la liberté, l'égalité et la fraternité, était au moins aussi sincère que celle des anarchistes dogmatiques d'aujourd'hui.

Mais l'arrivisme, l'ambition, la trahison peuvent sans cesse donner aux mots des acceptations contradictoires et lorsque les passionnés, ceux que nos pisse-froid eussent traités de sentimentalistes : les enrages, hébertistes et maratistes, eurent été supprimés, les légitistes et docteurs en sciences politiques, « intellectuels » d'alors, ennemis de la masse, n'eurent plus qu'à s'arranger avec les sabreurs. Pourtant, le mot République conserva encore assez de force pour électriser pendant un demi-siècle les peuples européens.

Aujourd'hui, ce mot ne veut plus rien dire, tous les tartufes de la politique l'ayant à qui mieux mieux discrédité : M. Combes, anticlérical, est républicain ; M. Millerand, qui veut renverser M. Combes et faire la paix avec l'Eglise, l'est aussi ; M. Loubet, président de la République, est républicain tout autant que le fut son prédécesseur Grévy qui vota pour la suppression de la présidence. Républicains également, MM. Meline et Clemenceau, Ribot et Bourgeois, Pelletan et Lockroy, Steeg et Doyen !

Cette « décadence » républicaine, pour employer l'expression de Marestan, a eu son analogue dans la décadence socialiste. Oui, il y eut une époque où le socialisme fut grand, héroïque : ce fut lorsque, arrosé du sang de Babeuf et de Danté, il appela tous les déshérités, tous les fils de la terre à la

jouissance commune de ses fruits. Puis il brilla d'une haute lumière avec tous les penseurs, Fourier, Owen, Leroux, Considérant, Proudhon, Marx, Engels, qui démolirent de leur critique la société actuelle, en même temps qu'ils s'efforçaient de poser les jalons de la société future.

Aujourd'hui, socialiste veut dire un homme qui déjeune avec le commissaire de police de son quartier, dîne avec son député s'il n'est pas député lui-même, couche dans l'antichambre ministérielle et est, pour le moins, officier d'académie.

Cette amorce, la conquête du pouvoir, a jeté les socialistes à la remorque de la bourgeoisie dirigeante dont ils escroquent la succession. Elle les porte au pouvoir et les dépopulise, les déshonneure. Car il ne s'agit plus pour eux de transformer le monde en socialisant la propriété, mais seulement de détenir des bureaux de tabac. D'instinct, la masse, si inconsciente soit-elle, devine en eux des transfuges et des mystificateurs. Et l'on comprend aussi comment jubileront les ennemis des anarchistes si ces derniers, cédant aux suggestions de quelques soi-disant compagnons pour lesquels il ne devrait pas y avoir assez de mépris, s'ils sont conscients, ou de pitié, s'ils sont fous, s'engagent dans une voie électorale qui serait la plus éclatante négation de leur tactique et de leur but.

La conception primitive de l'anarchie, but et moyens, était simple et claire : constituer un parti extraparlementaire, sans cesse à l'affût des événements pour intervenir soit par une révolution, si possible, soit par des poussées et une agitation, Réserver le temps, les efforts, l'argent que les partis électoraux emploient à faire passer des candidats, pour semer les idées, agiter les esprits et créer des faits.

Créer des faits, telle fut jadis la tactique logique de tous les révolutionnaires qui, comme Blanqui et Bakounine, estimèrent que la société future ne descendrait point du ciel, toute seule, et que les exercices scolastiques des argumentateurs seraient insuffisants à l'enfanter. Mais, comme la révolution ne se fait pas sur commande et que les conditions de lutte aujourd'hui ne sont plus les mêmes qu'en 1789, 1830 et 1848, on s'est peu à peu déshabitué de l'agitation dans la rue.

Des théologiens anarchistes, pions en vieilles, insupportables et sans tempérament, sont venus morgâner les uns, jeter des bâtons dans les jambes aux autres et, de temps à autre, ouvrir pontificalement les yeux à quelques néophytes. Après ceux-là, sont venus les anarchistes de salon, littérateurs et poètes, beaucoup plus soucieux de l'effet de leurs métaphores que d'une transformation égalitaire de la société.

Qu'en est-il résulté ? C'est que l'on a jeté aux orties, comme une vieille déroque, la révolution sociale et que les événements se succèdent sans que les anarchistes, jadis redoutés, donnent signe de vie. J'ai dit, il y a deux mois, comment à cette idée logique : « débarrassons-nous des politiciens », les anarchistes de la tour d'ivoire avaient substitué cette autre idée : « ne nous occupons pas de politique ». Idée mortelle et absurde, car les événements d'ordre politique et ceux d'ordre économique réagissent les uns sur les autres : une guerre ne se rait-elle pas un événement d'ordre politique et faudrait-il donc s'en désintéresser ?

Et alors des événements se passent comme la guerre russo-japonaise, les défaites du tsarisme, les incidents russo-anglais et russo-allemands et personne, parmi les anarchistes, ne cherche à profiter de l'occasion pour créer dans la masse — il est vrai que la masse est devenue l'ennemie ! — un courant assez fort pour en finir avec l'immense alliance tsariste, barrière élevée par les réacteurs contre la révolution sociale européenne.

Des événements comme ceux de Cluses se produisent et personne, pas même ceux qui reprochent perfidement aux autres de ne point servir les visées de la bande célestine, ne cherche à créer un mouvement d'agitation anti-patrimoniale. Allons donc ! le sang des ouvriers, est-ce que ça compte ?

Le roi d'Espagne va venir à Paris. C'est l'incarnation du régime de la torture, le souverain responsable de ses fonctions, des atrocités de Monjuich et d'Alcazar del Valle, le souverain des arracheurs d'ongles et des broyeurs d'os. Il y a vingt ans, le père dudit — Alphonse XII — ayant eu la mauvaise idée de passer par Paris en revenant de Strasbourg où il était allé endosser l'uniforme de colonel de uhlans, les patriotes le chassèrent sous leurs siiflets. Et aujourd'hui, alors que les prisons pénitentiaires sont encore pleines de détenus tels que Claria et Soler, pleines de suppliciés

dont on a arraché la chair, les « révolutionnaires » français ne se demandent pas de quelle façon ils recevront le fils !

Nous reparlerons de ces choses.

Ch. Malato.

DES FAITS

Mendigots. — Il paraît que Sa Sainteté le Pape a besoin d'argent. Défunt Pecchi ne craignait pas de pratiquer de longues bretches dans la caisse pontificale. Si l'on en croit le cardinal Merry del Val, le vieux juron se souciait fort peu du Denier de Saint-Pierre et gaspillait royalement la galette des fidèles.

Donc, Sa Sainteté a besoin d'argent. MM. les évêques viennent d'être chargés, par ordres secrets, de solliciter discrètement un peu partout. MM. les cardinaux vont entreprendre un voyage pour taper les mécréants. Satolli se rend aux Etats-Unis. Vincent Vanutelli va gagner l'Irlande ; Agiardi part pour Berlin.

Vous verrez que ces mendigots réussiront pleinement. Tout le monde voudra leur donner.

En attendant, veut-on savoir à quel point Sa Sainteté est génére ?

Voici, résumé en quelques chiffres, le budget du Vatican :

Actif	
Propriétés en Italie et à l'étranger	875.000
Actions, obligations, titres de rente	6.000.000
Donations et offrandes	2.500.000
Denier de Saint-Pierre	12.000.000
Total de l'actif annuel	Fr. 21.375.000

Dépenses

Appointements aux cardinaux et dignitaires	2.500.000
Appointements aux gardes et autre personnel du Vatican	397.000
Dépenses pour la bibliothèque, musée, etc.	1.250.000
Dépenses pour la basilique de Saint-Pierre	750.000
Accessoires	750.000

Total par année Fr. 5.647.000

Il reste donc au pape un bénéfice net de 16 millions environ par an.

On le voit, c'est la purée la plus complète.

Il n'est pas possible que le monde chrétien laisse son chef dans une situation aussi pénible. Donnez, bonnes gens ! Apportez vos sous ! Simon, un de ces jours, on va trouver Sarto mort de faim.

Médaille d'assassins. — Le ministre de la guerre vient de condamner les militaires, indigènes et civils qui prirent part à divers assassinats commis en Afrique, à porter malin et sûr, une médaille dite coloniale et destinée à perpétuer le souvenir de leurs crimes.

La médaille avec l'agrafe « Algérie » sera infligée à ceux qui participeront aux assassinats des 31 mai et 8 juin 1903 (bombardement de Zenaga, Figuig).

La médaille avec l'agrafe « Sahara » est pour la catégorie de criminels qui opérèrent dans la région du Béchar, sous la direction du colonel d'Eu (du 16 juin au 3 juillet 1903) et dans les Ksours du Nord, sous la direction du capitaine de Gusbille (21 juin au 3 juillet 1903).

Cette médaille sera également portée par les tueurs du 16 juillet 1903 (combat de Hassi-R'Jelle) ; par ceux qui prirent part aux meurtres d'El Moungar, (12 septembre 1903), de l'Oued-Cheggnel-Souïd (26 juillet 1903) et d'Hassi-El-Kherona (27 juillet 1903) dans le Sud-Oranais.

Il convient de féliciter le général André d'avoir pris une décision aussi énergique. De cette façon nous pourront reconnaître en France, les bandits qui n'hésitent pas à tuer, piller, brûler, massacrer femmes et enfants. Le stigmate d'infamie placé sur leur poitrine les désignera à nos crachats.

La faim. — C'est une chose terrible que d'avoir faim. Mais c'est une chose défendue et punie sévèrement que de prendre ce qui est nécessaire et indispensable à la vie. Créez de faim, mais ne touchez pas au bien d'autrui. Telle est la formule.

C'est en vertu de ce précepte que la justice vient de condamner à 25 francs d'amende une pauvre femme, porteuse de pain qui, torturée par la faim, préleva sur un morceau de la pâtée, cinquante grammes environ.

Vingt-cinq francs les cinquante grammes. Ça met la livre de pain à un joli prix.

Et les juges ne se sont pas demandé comment cette pauvre femme qui n'avait pas le sou pour acheter du pain, va s'y prendre pour payer son amende.

Il ne se sont pas demandés davantage, puisqu'il paraît que nous avons tous droit à la vie, comment il se faisait qu'une pauvre femme puisse manquer de pain et qui le lui avait volé son pain à elle ?

Ces messieurs, n'ont pas le temps de râsser. Ils se contentent d'appliquer aveuglément la loi. *Dura lex sed lex*. Ils fourrent leur nez dans un bouquin où sont catalogués et spécifiés les délits avec en regard les sanctions. Telle faute, telle condamnation. Il y a un tarif établi.

Il faut avoir énormément d'intelligence pour exercer la justice.

Charlatans sacrés. — Le nommé Truelle, abbé de son métier, vient d'être arrêté à Padoue, sous l'inculpation d'escroquerie.

Ce saint homme était un roublard. Comme ses confrères, il débitait des morceaux de Paradis, vendait des messes. Il écrivait à une de ses vieilles paroissiennes :

Pour pouvoir vous gagner le Paradis par mes prières, lorsque vous aurez cessé d'exister, il faudra que vous me donnez encore *mille lire*. Vos péchés anciens sont, vous le savez, de ceux que Notre-Seigneur ne pardonne pas facilement, mais à force de messes, je compte bien vous faire entrer au ciel. Tout dépend du nombre de *lire* que vous m'aurez remise dans ce but. Plus vous m'en donnerez et plus j'intercéderai pour vous auprès de Dieu.

Et voilà. Plus vous paierez et meilleure sera votre place du Paradis. Ce n'est qu'une affaire de prix. On peut même traiter à forfait.

Les enfants de la vieille bigote qui s'était ruinée pour sauver son âme, jugeront à propos de déposer une plainte. Et le saint homme fut arrêté à Padoue au moment où il pratiquait avec succès sa lucrative industrie.

Quelle mouche pique donc les autorités ? Si l'on se met à arrêter comme de simples voleurs, les curés marchands de patenôtres et débitants d'hosties, c'est la fin de tout !

Le Glaneur.

Causerie ouvrière

Le coupable ?... C'est la victime !

Le sang versé à Cluses, à Casamènes, à Valençayennes a déjà fait couler beaucoup d'encre. Il en coule encore.

folés, au point de leur faire perdre tout sang-froid.

C'est le gouvernement d'abord, c'est la bande à Jaurès, c'est la grève, c'est la foule imprudente et menaçante.

« Quand la manifestation s'est portée, agressive, vers l'usine, depuis plusieurs jours, des lettres de mort y étaient adressées. On avait bien des raisons pour ne pas s'y croire en sécurité, car, malgré les affirmations contraires et menaçantes des amis de l'émeute, des pierres avaient été lancées.

Cette mentalité du nègre qui continue sans jamais varier, n'est pas pour nous surprendre. Seulement, tout ce que dit l'ami des patrons assassins est faux :

Les Crettiez avaient longuement prémedité leur coup de maître puisque n'allant jamais à la chasse, ils avaient armes et munitions particulières à un gibier qui ne pouvait être ni le lièvre ni le coq de bruyère pour lesquels ne s'emploient jamais fant de chevrotines. Pour les chamois eux-mêmes, l'on n'emploie que des cartouches à plomb. C'est déjà une première preuve de prémeditation.

En voici une seconde : Il a été très difficile de faire entendre le témoignage écrasant d'une personne qui avait été chercher du linge chez les Crettiez environ huit jours avant la tuerie de Cluses. Tandis qu'elle comptait les pièces de lingerie qui lui étaient confisées, la conversation s'engagea entre elle et l'un des fils Crettiez et, naturellement, ils parlèrent des événements du jour et de la localité : la grève. Voici la déclaration bien nette que fit à cette femme le fils Crettiez :

Vous savez, s'il y a des manifestations en face de nos maisons, je ne vous conseille pas de vous mettre avec les manifestants, parce qu'il y aura du plomb ».

Il ne s'agit plus d'un Spano ou d'un Pivoteau réduits à mourir de faim par le caprice d'un contremaître ivrogne ou imbécile et qui s'en vengent sur les brutes responsables. Mais il s'agit de patrons assassinant à coups de fusils ou de revolvers leurs ouvriers en grève. Alors, les bourgeois ne demandent pas la mort, mais déclarent qu'ils *acquitteraient* s'ils étaient jurés désignés pour se prononcer sur les coupables.

Certes, nous ne demandons ni n'attendons guère que les bourgeois condamnent les patrons assassins d'ouvriers. C'est au Peuple qu'il appartient de se faire justice et de venger les siens. Remarquons seulement, suivant les individus, les qualités et les situations, se modifie l'opinion des assoiffés de sang pour la Justice !

Par la pensée, reportons-nous aux événements de 1893. Qu'on veuille bien se rappeler de la folie terrible et sans précédent qui s'empara des bourgeois apeurs par l'éclat d'une bombe par-ci, par l'éclat d'une bombe par-là.

Les anarchistes étaient des fous d'après les meilleures ; ils étaient des monstres sanguinaires et sauvages d'après les autres.

On voulait les exterminer sans phrases, les reléguer aux îles Maroni.

Tous ceux qui les touchaient, leur parlaient, les connaissaient, avaient pour eux un mot d'indulgence, de pitié étaient dignes aussi du même sort, disait-on tout haut et écrivaient-on partout.

Une main criminelle de réaction frousarde s'appesantit même sur la liberté de penser, de parler, d'écrire et même de lire, ou de fréquenter. Tout cela aux bravos de la presse bien pensante.

Toutes ces mesures n'empêchèrent rien du tout, mais la bourgeoisie avait donné libre carrière à ses instincts ignobles de bête cruelle qui craint qu'on lui arrache sa proie : son bonheur fait de la misère du peuple !

Un criminologue éminent, M. Gabriel Tardé s'étonnait sincèrement que ne vint à personne... « l'idée d'incriminer et d'enoyer à l'échafaud des anarchistes encoré inoffensifs, au lendemain d'une explosion dont l'auteur n'était pas découvert. Personne même, écrivait-il, ne remarque ce que cette conduite aurait de générique. »

Lorsque le jury de la Seine acquitta des individus suspectés d'anarchisme après avoir déjà acquitté la plupart des accusés du procès des Trente, l'ancien communard Edmond Lepelletier exposa de la façon suivante, une bonne et généreuse idée :

« Ah ! que je serais donc heureux, si, pour célébrer joyeusement la rentrée victorieuse de Faure, de Fénelon, dans Paris, leur bonne ville, quelque obscur adepte le faisait, demain, sauter la boutique et la bedaine d'un de ces bons jurés ! Il n'y aura rien de fait, tant que la matière à jurés ne sera pas touchée. Sauté donc, bourgeoisie froussarde et stupide, puisque tu ne songeras à te défendre que lorsque tu te verras les tripes en l'air. »

Bien entendu, l'exciteur bourgeois ne fut pas poursuivi pour une pareille invitation. On savait dans son monde quelle bonne intention dictait à Edmond Lepelletier une si énergique proposition.

On voit que la fureur homicide n'est pas particulière au Peuple qui souffre, au prolétariat qui se révolte.

Qu'il nous prenne, à nous, la fantaisie d'écrire pareille chose ; proclamons qu'il faut faire « sauter la boutiqu et la bedaine » des jurés s'ils ne condamnent les fusilleurs de Cluses, de Casamene et de Valenciennes, et l'on verra alors l'accueil réservé à nos souhaits autrement motivés, cependant. Il n'y aura pas trop de lois scélérates à nous appliquer — et pourtant si nous avions quelque respect pour la Justice, la naïveté de croire à son équité, nous serions rigoureusement logiques, en la circonstance, de parodier la tirade de M. Lepelletier, bourgeois considéré, législateur liberticide, et journaliste abrutisseur.

Non, ce n'est pas à ces gens-là qu'il faut nous adresser pour obtenir le châtiment des meurtriers. Dans ce cas, comme en d'autres, le Peuple est seul juge du remède à appliquer au mal ; les ouvriers de Cluses l'ont compris en s'emparant d'assaut de la maison Crettiez et en y mettant le feu.

De plus en plus, l'ouvrier adopte le système de ne compter désormais que sur lui-même.

Toujours mieux, ses yeux s'ouvrent aux réalités des événements dont il souffre.

On lui a appris que la Bastille avait été prise, il y a plus d'un siècle. C'est peut-être vrai, se dit-il, puisqu'il sait qu'il y a quelques jours encore, sous l'œil bienveillant (!) du dieu, le Peuple dansa sur son emplacement avec la permission du gouvernement républicain. Mais il se demande quelle Bastille fut prise, puisqu'il en reste tant !

Aujourd'hui, ce n'est plus le seigneur, le prince de sang royal, le noble qui s'amuse à tirer sur les manants du haut de son donjon, c'est le capitaliste qui écrase ou qui tue de travail, de misère, le producteur de sa jouissance.

C'est le patron qui tue par la mauvaise hygiène de ses bagnes, par le surmenage, par les provocations aux grèves, par les salaires de famine, etc.

Non content de cela encore, il tue maintenant ses ouvriers à coups de revolver, à coups de fusil ! A ceux-ci de se défendre ! A ceux-ci de se venger !

Les patrons trouvent que les-massacres de mièvre ne vont pas assez vite. Ils supplient les policiers, les gendarmes, les soldats, les magistrats et tuent eux-mêmes !

Ces messieurs veulent opérer en personne. Cela est très crâne. Nous les approuvons. Qu'en revanche, le soldat ne serve plus à les défendre. Qu'on laisse dans les rangs ouvriers, les jeunes travailleurs ; que ceux-ci refusent d'être jetés dans la balance qui donne raison toujours aux exploiteurs contre les exploités.

Les patrons, en fusillant des ouvriers ont suivi les conseils qui leur sont donnés de bonne source.

Les frères Crettiez ont mis en action ce que le policier Touy souhaitait que fissent les patrons boulanger lorsqu'en face de la Bourse du Travail de Paris entouré de ses brutes des brigades centrales, il disait en s'adressant aux grévistes : « Si j'étais patron boulanger, je vous brûlerais la gueule à tous, tas de voyous ! »

Après le massacre de leurs camarades, les grévistes de Cluses, revenus de leur surprise, sacagèrent et brûlèrent la botte des patrons assassins.

La troupe ne put les contenir et les laissa faire. Bientôt, nous l'espérons, en pareille occasion, les soldats donneront même leur coup de main à leurs camarades, contre l'ennemi commun qui vient de s'affirmer avec éclat par les faits de Cluses.

On veut, dit-on, poursuivre les incendiaires. Ce serait drôle. Poursuivit-on les ouvriers inconscients qui voulaient arrêter et esquintèrent Pivoteau lorsqu'il venait de les affranchir du joug d'un *doge* patronal ? Non ! — Poursuit-on ceux qui protègent les policiers, en assommant les escarpes qui sont rarement aux prises avec eux ? Non !

En bien ! on voudrait poursuivre ceux qui, assaillis à coups de fusils n'ont même pas châtié les criminels, mais détruit seulement leurs propriétés !

Faire cela, ce serait peut-être une autre manièr d'inviter à mettre en application la phrase d'Edmond Lepelletier.

Georges Yvetot.

UN MOT A DUCHMANN (1)

Vous nous conviez, mon cher camarade, à partager la franche gaîté qui vous envoit à la lecture des articles de Darien. Encore que les ridicules qui nous entourent soient inépuisables, les occasions de s'amuser sont trop rares pour que je ne me sois empêtré d'adhérer à votre aimable proposition, s'il ne m'avait semblé que vous avez manqué de discernement dans le choix de votre *tête de Turc*.

Non seulement je refuse, en cette occasion, à ma rate le plaisir de se dilater, mais je voudrais, très amicalement, vous conseiller de calmer la vôtre.

Je ne viens pas ici défendre Darien, ce qui serait grotesque, car il est de taille à se charger lui-même de cette besogne, s'il la juge nécessaire. Laissez-moi seulement vous signaler le danger qu'il y a à tourner en dérision, avant tout examen sérieux, une opinion dont la nouveauté nous étonne ou nous choque.

Je ne partage pas complètement toutes les idées de Darien, mais je suis sûr qu'elles méritent mieux qu'un sourire méprisant. Les défenseurs du dogme anarchiste n'hésitent pas à excommunier les hérétiques. Moins pontife, moins prétentieux, c'est, la blague à la bouche, que, d'un geste moqueur, vous écartez Darien.

Pourquoi nier la sincérité d'un de nos camarades, uniquement parce que ses conceptions nous surprennent ?

Il semble qu'à votre avis, celles de Darien ne peuvent émaner que d'un joyeux farceur. Tous ceux qui connaissent Darien vous diront qu'il n'est pas d'homme plus ardent, plus violemment sincère.

Je vous aurais vu avec plaisir discuter les arguments de Darien ; mais vous paraisez n'en tenir aucun compte. Ils ont pourtant une réelle valeur. Vous avez tort de les avoir négligés. Regardez-les de plus près ; et s'ils n'ont pas ébranlé votre foi, combattez-les. Je vous assure qu'ils en sont dignes.

Darien n'est pas le premier que les compagnons aient faxé de pose ou de snobisme, pour avoir tenté de troubler leurs plus chères convictions.

Je crains fort qu'il n'y ait encore beaucoup d'esprit religieux dans cet insultant mépris.

Nous pouvons refuser de discuter certaines vieilles idées qui ont fait leurs preuves (l'idée de résignation, par exemple, dont les siècles passés nous ont montré le danger et la honte). Ce sont des causes *entendues, classées*. Mais nous ne pouvons considérer le rire comme un argument suffisant à opposer à des théories comme celles de Darien.

(1) En réponse à un récent article sur Darien. (Histoire de rire).

Vous n'ignorez pas que Blanqui, lui aussi, comptait sur l'armée pour faire la Révolution. Nous pouvons le réprover, mais ne pensez-vous pas qu'il serait injuste de le traiter de *vieux rigolo* ?

FRANCIS.

Le Conflit Religieux

Depuis quelques années, une polémique violente se manifeste chez les catholiques français, on assiste à de véritables révoltes de prêtres et de fidèles, contre des évêques accusés de libéralisme, et qui ont été l'objet d'insinuations invraisemblables. Les représentants des diocèses d'Albi, Alger, Avignon, Mende, Rouen et Tarentaise ont été signalés, à diverses reprises, et surtout après la protestation des évêques contre les lois anticongréganistes, qu'ils refusent de signer, à la réprobation des bons chrétiens.

Mais ce sont surtout, M. Geay, de Lavat, et M. Le Nordez, de Dijon, qui ont eu le plus à subir, les haines de leurs ouailles, et au sujet desquels, se sont accumulées, le plus d'insinuations ; le pape s'est emparé de cette affaire, et les deux évêques, ont été invités à se rendre à Rome, devant la congrégation du Saint-Office, à l'effet d'être jugés, sur les actes qui leur sont reprochés ; au cas où ils refuseraient de se rendre devant leurs juges, les deux fonctionnaires épiscopaux ont été menacés de dépossessions, d'excommunication. Il est incontestable, que le pontife, chef spirituel de l'Église, avait le droit d'agir ainsi vis-à-vis de subordonnés qu'il ne jugeait pas à la hauteur de leurs fonctions.

Mais, d'autre part, en vertu des articles organiques du concordat, M. Combes, agissant comme ministre des cultes, chef des fonctionnaires religieux, a interdit aux sus évêques accusés, de se rendre à Rome, les menaçant de peines disciplinaires s'ils refusaient de lui obéir.

C'est ainsi qu'est né, après tant d'autres, un nouveau conflit religieux, et peut-être, quand paraîtront ces lignes, la rupture de l'Église romaine et de l'Etat français sera un fait accompli ; peut-être, la diplomatie romaine, habile et insinuante, sera-t-elle parvenue à maintenir le *statu quo* ?

La presse quotidienne, de *La Gazette de France* à *l'Aurore*, ergote à perte de vue, sur ces incidents ; il n'y a guère que Henry Maret, dans le *Rappel*, qui fait preuve de sens logique, et ait vu la question sous son vrai jour : épisode de la lutte entre gallicanistes et romans ou partisans de l'Église nationale, et romans ou ultramontains, partisans de l'Église romaine.

Cette lutte qui dure depuis des siècles, fut parfois des plus violentes. Le concordat, de Napoléon, ne fut qu'un compromis entre les deux parts de l'Église en France ; il fut adopté pour mettre fin à la guerre entre le clergé constitutionnel et national, et le pouvoir romain. En réalité, ne donnant satisfaction ni à l'Etat, qui n'y trouva pas toujours le moyen d'avoir un clergé entièrement à sa disposition, ni à l'Église, les doctrines sociales de l'Etat étant parfois contraires aux siennes, le concordat ne fit qu'attiser la lutte des gallicanistes et des romans.

Lorsque Pie IX convoqua le concile œcuménique, afin de faire accepter par toutes les églises son pouvoir moral sur la chrétienté entière, les protestations contre les prétentions pontificales et, plus tard, contre les doctrines du *syllabus*, s'affirmèrent violemment de la part des gallicanistes, et l'un d'eux, l'abbé Michaud, docteur en théologie, publia, en 1875, un livre intitulé : « De l'état présent de l'Église catholique romaine en France » ; et contenant de violentes diatribes contre Rome et les jésuites.

On y lit ceci dans la préface : « Ne reconnaissant qu'un seul Dieu, qui n'est ni Brahmo, ni le pape, je ne saurais consentir à ce que mon titre de catholique fit croire le contraire. »

Si je suis catholique, c'est catholique chrétien, et non catholique romain. Isaïe parle de chiens qui ne savent plus aboyer et qui n'ont d'ardeur que pour leur patée. Je ne veux pas en grossir le nombr.

Voilà qui, certes, n'est tendre ni pour le souverain-pontife, ni pour ces bons curés, gros et gras, affligés de paresse morale et intellectuelle, et qui, tels les dindons, ne disent rien et n'en pensent pas plus.

Ensuite, il stigmatise en ces termes l'action de l'Église romaine : « Oui, je crois que le plus grand ennemi de la France est le catholicisme romain d'aujourd'hui, soit parce qu'il est la contradiction même du catholicisme véritable, c'est-à-dire du christianisme universel et intégral, soit parce qu'il n'est propre qu'à entretenir dans les âmes le fanatisme, l'ignorance, la superstition et l'hypocrisie, soit parce qu'il est opposé, en principe, à la véritable science et à la civilisation, soit parce qu'il sape, dans leur fondement même, les libertés nécessaires des gouvernements et des peuples modernes. »

Ceci a été écrit par un curé et qui, plus est, docteur en théologie ; qu'en pensent les néo-catholiques ?

Peut-être ignorent-ils, l'existence du livre en question, car, il y a à Rome, une commission de l'index, qui a dû s'attacher à détruire ce dangereux ouvrage, mais, quel que soit son zèle, en cette occurrence, elle n'a pu empêcher certains exemplaires, de circuler qu'en même, ce qui m'a permis d'en prendre connaissance, et d'en faire des citations.

Les curés démocrates, autrefois, étaient partisans de l'Église nationale, parce qu'ils étaient, dans cette Église pouvoir donner libre cours à leurs aspirations, ce fut le cas de l'abbé Siéyès sous la Révolution, ce fut également le cas de cet abbé Michaud, qui vivait en une période de réaction à outrance.

Aujourd'hui la question se présente différemment. Par les encycliques *Hierum novum et de conditione*, le pape Léon XIII a rallié à la cause romaine, quantité de pré-

tres socialo-mystiques, et le gallicanisme, au lieu d'exprimer, comme il y a vingt ans, l'émancipation d'une certaine partie du clergé, vis-à-vis l'Église romaine alors aristocratique et monarchique, exprime le besoin qu'à l'Etat bourgeois d'un clergé entièrement soumis à son action, à ses doctrines, ne subissant pas d'influences extérieures.

C'est pourquoi, la séparation de l'Église et de l'Etat, qui depuis trente ans, figure sur tous les programmes, est toujours retardée, l'Église romaine, ayant besoin pour vivre de l'appui moral et pecuniaire d'institutions ou de classes sociales, elle pourrait, séparée de la tutelle de l'Etat devenir dangereuse pour lui, soit qu'elle eût recours à la protection directe, des classes privilégiées, soit qu'elle parvint, au moyen du catholicisme social, à s'emparer du prolétariat.

Le gallicanisme, serait un moyen, pour l'état bourgeois, de moraliser cette action ultramontaine, dans l'incertitude de parvenir à instituer l'Église nationale, il préfère le maintien du concordat actuel, jusqu'au moment où la possibilité de cette institution sera certaine ; l'Église romaine, est partisane de maintenir le *statu quo*, pour des raisons identiques.

En ce qui nous concerne, adversaires, et de l'Etat et de toutes les Églises, aucune de ces solutions ne saurait nous satisfaire ; aboutissant à changer les formes d'exploitations humaines, elles ne sauraient être conformes à notre aspiration : libérer l'individu, de toutes les sujétions sociales.

pour sienne la ligne de conduite. Il est libre véritablement libre, sans attache importante avec quelque personnage que ce soit. Nul parmi nous ne songera sérieusement à lui reprocher comme inconséquence, trahison ou lâchage, les écarts imprévus et capricieux de sa conception particulière.

Voilà ce qui fait notre force, notre obstination et notre endurance dans la lutte. Chacun travaille pour soi et comme il veut. Nulle scission n'est possible ou la contrainte n'existe pas. Malgré les divergences, avouées parfois de façon très virulente, et qui montrent bien à quel point l'union est chimérique, les anarchistes ont entre eux un lien puissant qui leur fait éprouver des sensations pareilles et les dirige ostensiblement vers un même but.

Rarement on devient anarchiste sans avoir traversé les différentes écoles du socialisme. Ce qui fait l'anarchiste n'est pas tant le bagage des connaissances économiques que l'expérience acquise de la sottise et de la vanité qui président à toutes compromissions parlementaires. Lequel d'entre nous n'a pu constater combien, dans les comités politiques, le programme économique est subordonné aux questions de personnes et d'intérêts ? L'anarchiste est avant tout, un écoeur de la politique. Qui songe à faire de la politique s'écartera fatallement de l'anarchisme et de sa raison d'être. Cette phrase n'est pas un bref d'excommunication, mais une constatation qu'il est à tous loisible de faire.

Enfermer l'anarchiste dans les limites étroites d'un parti politique, lui demander d'apporter ses efforts aux compétitions électorales, l'engager à concourir à la conquête des pouvoirs, c'est tout simplement l'inviter au suicide moral. Le parlementarisme n'est pas un moyen d'affranchissement. Les faits sont là, l'expérience des hommes qui s'y sont fourvoyés nous l'indique, et c'est parce que la bourgeoisie capitaliste n'ignore rien de la force qu'elle y puise, que ce moyen nous est laissé pour exercer nos énergies et améliorer nos volontés.

On s'irrite, je le sais, à toujours remettre aux calendes l'espérance d'un résultat effectif issu de notre propagande. Nous jouissons de la liberté de parler et d'écrire, mais non de la liberté de nous révolter sans tomber sous les coups de l'ennemi. La révolte, elle-même, est limitée à l'action incertaine et peu profonde de l'effort individuel. Ailleurs, dans la politique, on peut se battre sans danger sérieux. Voter est un acte, une affirmation personnelle dont la société tient compte. Mais c'est pour ces raisons justement que la légalité n'aboutit pas et que nous n'avons rien à faire avec elle.

On peut assurément condensé dans l'activité, à désirer même, certaines réformes partielles. Affaire de goût, de sentiment et d'influence momentanée. Ce n'est pas un motif pour se jeter corps et âme dans le réformisme et en attendre une appréciable amélioration. Utiliser les forces adverses, servir quand se présente l'occasion, certes ! Mais prendre place soi-même dans la galère et s'amoindrir à de mauvais contacts, pourquoi faire ?

Le syndicalisme envisagé comme éducation de solidarité, de résistance et, parfois, d'agression, n'est pas une concession à la légalité. Il convient de crier bien haut quand sont violés nos droits incontestés, mais ces droits légaux ne nous suffisent pas, nous les voulons tous et nous travailssons à les prendre, en dépit de la légalité. En quoi cette attitude très franche comporte-t-elle un compromis avec la politique ?

On veut organiser et discipliner le parti libertaire, qui deviendra le parti des ralliés et s'ajoutera aux fractions socialistes parlementaires. Il désarmera les violences et sémera dans le sol révolutionnaire des graines de patience. Bonne chance, camarades ! La scission entre anarchistes et possibilistes n'est plus à faire, elle a de tous temps existé. D'autres novateurs, très considérés aujourd'hui, se sont engrangés à ce jeu. Ils ont trouvé les éléments qu'il faut pour s'enficher dans un cadre et digérer un programme comme on avale un sabre. Cette race-là n'est pas morte. Je sais même quelque part des candidats tout prêts.

Henri DUCHMANN.

P. S. — La lettre du camarade René Gendot, publiée dans le dernier numéro, me remémore, en effet, Pivotéau, fréquentant avec assiduité le « Pot à Colle » et la « Bibliothèque d'Education Libertaire ». C'était un camarade serviable et doux au souvenir duquel nous devons manifester notre entière sympathie. Je m'associe à l'appel de Gendot.

H. D.

Mercredi 3 août. — Foyer du Peuple, place Boulnois.

Jeudi 4 août. — Education mutuelle, Villemomble-Saint-Georges.

Conférence par Henri Duchmann : L'Erreur féministe.

RECTIFICATION

Dans le numéro portant la date du 23 juillet 1904, un pamphlet assez insinuant pour ceux qui ne rêvent que déchirures et calomnies vis-à-vis de leurs frères de misères, me dénote comme un mauvais camarade, comme un de ces gens qui ne vivent que de débâtarition.

Je viens donc, cher camarade, rétablir en deux mots les faits comme ils doivent l'être.

Sur l'affaire qui s'est passée à l'avenue Philippe-Auguste, affaire déplorable à tous points de vue pour la victime et plus encore pour l'accusé, que je considère comme ayant agi dans un accès de délirium, je ne reviendrais pas.

Mais où je reviens, c'est que le signataire de l'avis, dans sa lettre datée de Londres et pour cause (?) vient faire passer les ouvriers embauchés par Pelissier pour des faux frères.

Qu'il apprenne donc, ce jeune homme, que la calomnie est toujours facile à répondre et qu'avant d'écrire ce qu'il a écrit sous l'influence de la colère ou je ne sais quelle influence morbide,

(1) La lettre de Gendot venait bien de Londres, l'adresse du camarade était au bas ; nous n'avons pas cru devoir l'insérer.

il eut mieux fait de prendre des renseignements plus sérieux ou tout au moins plus sincères.

Si cette épître n'avait eu pour cause que me défendre, je ne m'en serais pas plus soucié que de fouetter un chat ; mais mes camarades d'atelier et d'Ivry se sont trouvés atteints, voilà pourquoi je prends le droit de vous envoyer cette copie qui, je l'espère, sera bien reçue et fera certainement rééchir le compagnon d'infortune René Gendot.

Paul BERNARD.
Ex-fondateur du groupe de propagande d'Ivry.

LES SUITES D'UNE INFAMIE

On se souvient de la manifestation des Sans-Travail qui eut lieu devant la Bourse du Travail en 1902. Les camarades étudiants russes, *Akinof, Gabouria* et *Nazariev* furent arrêtés, condamnés à trois mois de prison et expulsés du territoire français.

Arrivé à la frontière, *Nazariev* fut appréhendé avec un ballot d'écrits révolutionnaires.

La Cour d'appel de *Kemenetz-Podolsk* vient de juger cette affaire. *Nazariev* a été condamné à deux ans et demi de travaux forcés dans les bataillons disciplinaires. Cette peine s'ajoute aux dix-huit mois de prison préventive.

Nous savons très bien que dans le domaine de notre cher allié, les révolutionnaires sont traqués, poursuivis condamnés sans pitié. Nous ne saurons protester assez fort. Mais que dire du gouvernement français qui, méconnaissant les lois de la plus simple hospitalité, livre des jeunes gens à la féroce tsariste. Le plus infame n'est pas celui qui vient de condamner, mais bien celui qui ne craint pas de se faire le pourvoyeur des bourreaux russes.

V. M.

Les Marionnettes de la Sociale

SATIRE D'UN MECONTENT

Air : *Le rêve de M. Drumont*, de Victor Tourtall. Crée par l'ami Gratien.

A tous ceux qui peuvent s'mirer et s'y voir, je dédie ces vers. I

Les mots d'honneur, de probité, Un peu partout dans notre France, Par les preux de l'honnêteté Sont savourés tels du lard rance Mais Bobèche sur ses tréteaux. Qu'il soit Crampois ou bien Deville, Fait toujours des petits bateaux Pour la « canaille », enfant servile.

II

Marat, Babeuf, enfin Blanqui, Sont du Passé que l'on renie. Arlequin est l'importe qu' Dans le Présent, qu'on glorifie ; Prendant le chemin d'un Clément, Dans ses souliers (1), parvient de suite ; Mère Sociale est sa maman Car son bon lait, l'éveille vite.

III

Pour ton estomac bedonnant Quand il se trouve à la *Bataille* (2), Il chante, ô bourgeois ruminant Le couteau qui fera l'entaille. Mais député, gras et cossu, Mieux qu'un bon moine de Théâtre, Il sait gouter le trop-percu El défend les bedons qu'il aime.

IV

Narguant les noirs de sa couleur, Il court marchander ses pastilles : Vous aurez, nègres, ma blancheur, La force à prendre des Bastilles. Des pardessus pour candidats, Sa tête qui jamais ne change, Des rouges fleurs pour ses soldats. En convaincu fait-il l'échange.

V

Un baron s'unir au soudard Et, pour les presser à se taire, Il lait bourdon pique du dard Les punaises de presbytère. *Dedans* (3), oh ! pour vous ouvriers, Jamais il ne pense et ne bouge Mais dehors (4), il vous veut rentiers (5). Et dans son lit, il voit du rouge.

VI

Un autre encore, fameux tribun, S'en va danser la Carmagnole. Ses rejetons sont au Jourdain Ou baissent les pieds d'une idole ; Pour le bien de l'Humanité. Il est le seul qui raisonne. Demain il fera l'Unité En ne comptant que sa personne.

VII

Leurs plats valets (4), sont des docteurs, D'anciens curés recrutant l'âme. Les moindres pions sont rédacteurs : A mieux torcher, je les condamne. Dans leur « maison », si nous entrons, Tout ce troupeau surgi de l'ombre, Nous fait l'effet de ces étrons Qui nous effrayent par leur nombre.

VIII

Chiens et bergers ont des agneaux, En ce jour dépourvus de laine, Ils n'ont plus que la peau, les os Pauvres Jonas pour la baleine, Servant ton frère, ô Rochefort, Pour bien sauver la République, Ils vont toujours gueulant plus fort Et sont présents à la réplique.

IX

Parfois des lions prêts à bondir, Des gueux flétris par la misère, Lorsque l'avril va refeuiller, Ont affronté votre colère. Gredins de tous et de partout, Qui bénissent coups et tortignoles, Prenez garde qu'un de ces jours, Demain, vous fassent d'autres foles.

René MOUTON.
Du P. O. S. R.

(1) On sait comment le bon cœur du seigneur J.B. Clément, de l'auteur du *Temps des Cerises*, le fit se débarrasser de ses chaussures.

(2) M. G... R., directeur d'un quotidien socialiste bien connu, fit en 1881 à la salle Lévis, la *Bataille*, où figurent ces vers féroces. Il n'était à cette époque qu'un misérable. Révolutionnaire et apôtre de l'*Action directe*, il devint avec la fortune, le champion du ministéralisme à outrance et de l'opportunisme socialiste.

(3) M. Millerand étant ministre, ne peut et ne veut rien pour la classe ouvrière. Une fois sorti, il veut obliger ses successeurs à marcher contre les intérêts bourgeois dont ils ont la garde.

(4) Lire la *Petite République*. (Réclame s.g.d.g.).

EXPÉRIENCE OU MÉTIER

De bons camarades, prenant un ton papelard, glissent dans les tuyaux audibles de leurs contemporains quelques calomnies avec restriction :iel et sucre, tout à la fois.

Tant que cela ne touche que des questions d'ordre privé ou d'esthétique personnelle, la luxure, l'idiotie, la barbe, les habits, l'infirmité... Tant pis, ne bougeons pas... et regardons-nous à la glace...

Mais quelques fois tout un ordre d'idées est troublé par des calomnies profitables aux idées opposées ; alors il est nécessaire d'arrêter leur cours par une explication nette, de façon qu'il n'y ait plus que les faibles d'esprit et les honnêtes gens qui coupent dans le pont.

Celle qui consiste à dire qu'à un moment donné j'ai été syndicaliste et que j'ai essayé d'entrer dans leur combinaison est de celle-là.

Il y a plus d'un an, en plein travail antisocialiste, je m'aperçus que je manquais de documentation sur l'organisation et le travail des rouages syndicaux. Certes, je pouvais et je le faisais, répondre sur les questions d'ordre général, mais j'étais obligé de ne parler qu'à priori sur les à-côtés où m'interrogeaient les dialecticiens de la Bourse. Poussé par mon désir d'exactitude, de vérité, de *loyauté scientifique*, je me promis de me documenter. Je fis tous les efforts pour entrer dans la place : ce fut dur. Après plus de trois mois j'étais assistant au délégué et je pus connaître les arcanes mystérieuses de la Bourse de Paris (Union des Syndicats).

Il y a dix-huit mois, je me demandais si je devais pas des applaudissements, mais je les mériterais.

Au bout de quelques semaines (on se réunit tous les quinze jours) j'étais ou croyais être suffisamment renseigné. Et je laissais choir mon titre d'*Assistant au délégué à l'Union des Syndicats de la Seine*, ne me dérangeant pour faire renouveler mon mandat par le cercle de mes électeurs. (Ai-je bien le style ?)

Voilà pourquoi et comment je suis entré à l'Union des Syndicats et sorti, mon expérience terminée. Chers camarades, n'en parlez pas sous le manteau, cela vous fatiguerait, mais le monde sait cela et ce travail s'est disloqué en pleine lumière et a été décidé comme la visite d'un terrain de cultures microbiennes dangereuses. (Ne me pleurez pas, je m'étais munie d'antiseptiques.) Je me suis conduit en ce lieu avec la régularité que je m'efforce d'apporter à tous mes actes. Écoutant et notant, je regrette que d'autres travailleurs m'aient empêché de suivre plus longtemps ce qui se faisait dans cette boutique.

El, à présent, s'il se trouve une bourse du travail, curieuse de voir cette expérience se terminer et voulant m'envoyer à la Fédération des Bourses, je suis prêt à continuer mon enquête dans cet autre rouage syndicaliste.

Diable ! mais je me porte candidat ! c'est grave, ça. Et l'on va chuchoter amicalement : « C'est regrettable, ce garçon faiblit. Il devient syndicaliste, il cherche un fromage. » Ne craignez rien, chers amis, je ne suis pas un concurrent sérieux. Je m'aime trop.

J'entre là pour faire une expérience ou bien en tant qu'artiste, mais je ne travaille pas là-dedans. Je ne suis pas du métier.

Albert LIBERTAD.

LE POUVOIR

Le pouvoir est tentant, paraît-il. Presque tout le monde en veut une parcelle ou la totalité, surtout la totalité. L'homme est un animal étonnant.

Lui qui est à la merci d'un grain de sable, dont le moindre organe est si délicat, si fragile, que tous les maux assaillent avec une extrême facilité, boue et or tout ensemble, cette bête à cerveau réve la domination, la suprématie.

Avidement, il veut être au-dessus de ses semblables par la force, par la richesse, par orgueil, par sottise.

Avoir sous la main, sous ses pieds, sentir en sa possession, faire trembler ou rire, éléver ou abaisser la foule servile du capital, du travail, imposer ses caprices, ses lubies, sa mauvaise humeur, son cynisme ou sa vulgarité à ceux restés en bas de l'échelle sociale, corrompre, flétrir et, quelquefois, supprimer quiconque déplait ou gêne, c'est pour cette œuvre aimable, humaine que des individus, plus audacieux ou plus dégradés, vendraient leur âme au diable s'il existait.

Le pouvoir, cette proie si ardemment convoitée, pour le dévoration de laquelle des citoyens multiplient les bassesses, créent le mensonge, réalisent l'hypocrisie, affament et tuent.

Le pouvoir, c'est-à-dire, l'argent, la femme chienne ou achetable, l'homme soumis, obéissant, les plaisirs innombrables et compliqués, les mystères mal odorants les alcôves chères, des boudoirs somptueux, la meute dévorante des parasites, des courtisans vils et cravatifs ; puis en dessous, tout en dessous, le troupeau des dimables acharnés à nourrir stupidement les maîtres.

Le pouvoir est le grand dispensateur des joies, des avantages, des triomphes renouvelés.

Faire tout ce que le cœur rêve, l'âme s'imagine, les sens désirent, se livrer aux flots tumultueux de la passion, même aux écarts du sentiment ; apposer sa griffe sur autrui sans les surprises de la raison rebelle ; s'être libéré à force d'audace et de souplesse des soucis du lendemain, trôner loin de la multitude et la tenir en laisse, le pouvoir donne toutes ces ivresses.

Mais les prolos, dont la vie n'est pas si brillante, si merveilleuse, ont le droit de se demander s'ils ne sont pas dupes en cette affaire.

Comme dit l'autre, ils trouvent la farce mauvaise.

Il leur semblent qu'êtant à la peine et sans vouloir aucunement des bonheurs exagérés ou anormaux, saturés d'immoralité ou pimentés de vice, ils doivent être à l'heure, abstraction faite de toute autorité, de toute main-mise sur autrui.

Le pouvoir ne sent pas bon. Quiconque l'exerce fut un triste sire, et les personnes qui le détiennent et le croient légitime sont ou des ignorants ou des pervers.

L'utilité du pouvoir n'a jamais été démontrée. Les effets de la domination sont toujours nuisibles. L'individu n'a pas la possibilité de se développer, de satisfaire

son moi, ses instincts ou sa raison ; dépendant d'un organisme arbitraire, artificiel que l'ambition de quelques hommes crée peu à peu, l'individu est entravé à chaque pas de ses pas.

On lui met sous le crâne des idées préconçues, toutes faites, on lui permet ceci, on lui défend cela ; il doit passer à droite, ne pas aller à gauche ; dire amen à tel passage de l'évangile gouvernemental, opiner pour telle chose, combattre telle autre

une excellente préface, à rassembler des extraits de mémoires français (maréchaux, généraux, correspondance de Napoléon 1^{er}) et à établir pour chaque officier du premier Empire un petit dossier. Il a rassemblé des témoignages qu'un militaire même n'osera et pourra récuser et qui font réellement du volume un *Livre d'Or...* à rebours.

Régénération (mensuel). Administration, 27, rue de la Duée, Paris, XX*. Abonnement annuel, 1 fr. 50.

Sommaire du numéro de juillet. — Expose de doctrinés. — Acquittement. — Guerre et population. — The Malibus. — Outrages aux meurs. — Congrès anti militaris. — Les faits et la Presse. — La Ligue de la moralité publique. — Données statistiques. — En Espagne. — Bibliographie. — Notre mouvement. — Correspondance. — Bibliothèque. — Statuts.

A lire. Le *Cri de Paris*, hebdomadaire illustré, le numéro 15 centimes. Administration et rédaction, 23, rue de Choiseul. L'*Oeuvre d'art international*, le numéro 60 centimes, direction rue de Constantinople, 33, Paris. Les *Années de la Jeunesse laïque*, le numéro 30 centimes. Bureau, 7, rue de l'Éperon.

La revue *Libre examen* est en vente au *Libertaire*. Les lecteurs et abonnés qui désirent la recevoir chaque mois sont priés d'en faire la demande. L'exemplaire 20 centimes, tout compris. Les collectionneurs sont prévenus qu'en fin d'année il leur sera envoyé une table des matières et une superbe couverture illustrée pour la reliure de la collection.

Le premier numéro est en vente dans nos bureaux à 15 centimes.

LA COLONIE D'AIGLEMONT

L'appel fait par notre ami Fortuné Henry a été entendu.

Des parts de 25 francs ont été souscrites par les camarades Robin, Francis Jourdain, Yvetot, Chauvet, Latapie, Lamy, Laisant, Fraysse.

AGITATION

PARIS. — On se souvient de la bagarre qui se produisit le 30 mai, à la « Taverne du Nègre ». Mardi dernier, cette affaire s'est dénoncée devant la neuvième chambre correctionnelle. Les débats ont prouvé combien les taïs avaient été exagérés.

Tout avait été brisé et saccagé, racontaient les journaux. Des consommateurs nombreux avaient été blessés. La vérité, c'est que le patron de l'établissement n'a pas même voulu déposer une plainte et estime le dommage causé chez lui à 10 francs environ.

On le voit, cette affaire n'avait pas grande importance. Cela n'a pas empêché le parquet de retenir cinq inculpés et les juges de les condamner à des peines variant de quinze jours à un mois de prison.

Toujours la justice de classe.

BREST. — Depuis les récents événements, la ville continue à être en état de siège. Le préfet Collignon, un homme à poigne, défend toujours la République. Et les magistrats condamnent, rendent des verdicts de luxe, prononcent des peines exorbitantes.

Les membres de la municipalité qui n'ont pas osé prendre une attitude très nette et se ranger carrément du côté des travailleurs, commencent à recueillir les fruits de leur courroux. Les patrons réclament la révocation comme professeurs au lycée, de l'adjoint Italien et du conseiller Havel. L'autre adjoint, Gourde, vient d'être appelé à Paris devant un conseil d'enquête, pour outrages à ses supérieurs au cours d'une séance du conseil municipal.

Ces messieurs n'ont que ce qu'ils méritent. Ce n'est pas les travailleurs qui les plaindront.

ESPAGNE

Le gouvernement vient de mettre en liberté onze camarades condamnés pour l'affaire d'*Alcada del Valle*. Ces malheureux, martyrisés dans les prisons de *Rouda*, sont dans un état lamentable. Il leur est absolument impossible de travailler.

De nombreuses victimes sont encore en prison pour la même affaire.

Le 7 août prochain des meetings de protestation contre l'emprisonnement de nos camarades auront lieu dans toutes les villes, à l'occasion de la mort de *Canovas*. Dernièrement, on a distribué clandestinement, 2.500 feuilles où l'on faisait appel à la violence pour venger les victimes des inquisiteurs. Cet appel sera-t-il entendu?

AUTRICHE

Les ouvriers des usines de pétrole de *Borsig* sont en grève. Le pétrole coule dans les puits principaux sans qu'on puisse en profiter.

Pour tranquiliser les capitalistes, le gouvernement vient d'envoyer cinq bataillons. Il n'est pas certain que ce soit le vrai moyen de conserver l'ordre.

ARGENTINE

Le numéro 5 de *Martin Pierro*, la revue éditée par notre camarade Chirald, publie une lettre testamentaire de Mario-de-Betemps.

Nature extrêmement sensible, Betemps s'était épris ardemment d'une jeune femme, mais son état de santé ne lui permettait pas de songer à une union, il se donna la mort, laissant tout son petit avoir au profit de la propagande anarchiste.

Il est regrettable qu'avant de se donner la mort, Betemps n'ait pas pensé qu'il y a, en Argentine, bien des monstres humains à supprimer.

Les ouvriers de Trecuamn sont en grève. Dernièrement une bagarre a éclaté entre grévistes et policiers. Plusieurs ouvriers ont été blessés.

L'agitation produite par ces assassins est extrême. Les ouvriers sont décidés à la résistance, et prennent des mesures à cet effet.

CUBA

Le camarade André Garcia, emprisonné depuis une année, vient d'être condamné de nouveau à 21 mois de prison.

Le motif de cette nouvelle condamnation est tout simplement l'agitation produite par les assassins des camarades Casaguas et Montezo. Les juges n'ont pas tenu compte que Garcia était en prison à ce moment-là.

Cette façon de concevoir la justice n'a rien qui puisse nous étonner.

ETATS-UNIS

La grève des ouvriers de Tampa vient de se terminer par une victoire complète.

Les ouvriers des mines de Chicago réclament une augmentation de salaire. 50.000 travailleurs sont en grève. On craint des désordres.

MARSEILLE. — Aux Camarades.

Nous venons faire appel à votre concours pour une œuvre dont il serait puéril de démentir l'importance, en même temps que le but élevé qu'elle poursuit.

L'anti-militarisme vient enfin de rentrer dans une phase qui paraît devenir celle de la véritable action.

Un congrès vient d'avoir lieu à Amsterdam, où étaient représentés les groupements ouvriers de toutes les nations; des résolutions catégoriques ont été prises, il s'agit qu'elles ne soient pas à nouveau enterrées par ceux qui ont le plus à souffrir du militarisme: les travailleurs!

« Pas un homme, pas un centime, pour servir au militarisme », telle est la devise concrète qui synthétisait les travaux importants du congrès antimilitariste.

De cette imposante manifestation mondiale, l'Internationale antimilitariste est née. De par-

tout vont être formées des sections pour renforcer cette arme puissante aux mains des exploités.

Le Midi ne doit pas rester inactif !

Penetrés de la nécessité impérieuse de lutter, pour terrasser le monstre, nous faisons appel à toutes les initiatives pour nous aider dans la lutte que nous nous proposons d'accomplir.

Tous sont conviés à assister à la réunion qui aura lieu le samedi 30 juillet, à 9 heures, Bar Frédéric, rue d'Aubagne, 11.

Plusieurs camarades prendront la parole.

N. B. — Par convocations spéciales, tous les groupements (syndicats, cercles d'études socialistes, etc.) ont été invités à assister à cette réunion.

Pour paraître le 15 septembre prochain :

L'Action Antimilitariste, organe de combat, avec la collaboration des meilleurs écrivains anti-militaristes.

Abonnement annuel : 1 fr. 50. Ecrire à l'Administration du journal, rue d'Aubagne, 11, Marseille.

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le renouvellement par la Poste.

COMMUNICATIONS

ASSOCIATION INTERNATIONALE ANTIMILITARISTE DES TRAVAILLEURS

La fête du 7 août

Les membres de l'Université populaire *Germain*, 37 rue Sadi-Carnot, à Nanterre, ont organisé en faveur du Comité national de l'Association, une fête champêtre qui aura lieu le 7 août, dans les jardins de l'U. P., et à laquelle les camarades parisiens sont invités à prendre part.

Le programme, dont nous donnerons le détail dans le prochain numéro, comprendra une brève causeuse :

La nouvelle Internationale

par les camarades Henri Duthmann, rédacteur au *Libertaire*, et Miguel Almeceda, secrétaire, pour la France, de l'A. I. A.

La causeuse sera suivie d'une représentation donnée par le groupe théâtral de l'A. I. P. Zola. Des chants et des récits termineront cette fête.

Afin de conserver à cette manifestation un cachet familial, les membres de *Germain*, informeront les camarades désireux de prendre leur repas à la campagne, qu'ils mettent gratuitement à la disposition de ceux qui apporteront des provisions, des couverts et tout le confort possible. Des repas dont le prix est fixé à 1 fr. 50 seront préparés pour les camarades qui voudront bien prévenir quelques jours à l'avance.

Nous donnerons, en même temps que la composition du programme, l'horaire des trains et le lieu de rendez-vous, pour les camarades parisiens. Il faut que cette première fête de l'Association internationale antimilitariste soit une grande et cordiale manifestation.

Les camarades des U. P. d'Argenteuil, de Vileneuve-la-Garenne et de l'Ile Saint-Denis, de Bezons, de la Garenne-Colombes, etc., sont tout particulièrement invités.

Les adhésions sont reçues au *Libertaire*, 15 rue d'Orsel, à l'A. I. *Germain*, 37 rue Sadi Carnot, à Nanterre, et au siège de l'A. I. A., 45, rue de Saintonge (Maison commune).

Une erreur s'est glissée dans le compte-rendu de la comptabilité du Congrès d'Amsterdam. Mme M... fut portée comme ayant versé 2 fr. Cette dame versa 2 fr. en monnaie française.

plus 1 florin hollandais et 2 schellings anglais. Sommes reçues par notre camarade A.-J. Gobon.

PROMENADE DES ECOLES LIBERTAIRES

Le dimanche 31 juillet 1904, à 8 h. 1/2, matin, place de la République, en face la statue, grand break.

But : Garches, Vaucresson. Emporter vivres pour la journée. Aller et retour : voiture 1 fr. 50. *Leo Climo*.

Nouvelle tournée Louise-Michel-Girault

Louise-Michel devant se rendre cet hiver en Algérie, accompagnée de Girault, désire s'arrêter, pour y conférencier, dans les villes suivantes :

Ivry, Aubervilliers, Argenteuil, Montgeron, Nevers, Moulins, Monflanquin, Commentry, Clermont-Ferrand, Alais, Bessèges, Nîmes, Vauvert, Gard, Céte, Meze, Pézenas, Beziers, Coursan, Narbonne.

Les camarades de ces localités qui peuvent et désirent organiser les réunions, sont priés d'écrire de suite à E. Girault, 67, rue de Buffon, Paris.

L'Education libre, 26, rue Chapon. — Souscription permanente à la brochure à distribuer n° 3. Déclaration d'Emile Henry (avril 1894). Nous tenons à la disposition des camarades des exemplaires du numéro 2. « L'Absurdité de la politique » à un franc le cent, port en plus.

Causeuses populaires du XVIII^e, 30, rue Muller. — Lundi 1^{er} août. Les théories anarchistes. Prière d'adresser la correspondance de *Libertad* 30, rue Muller.

Causeuses populaires du X^e et XI^e, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 3^{er} août, histoire du Congrès antimilitariste, par un camarade qui n'a pas été et n'a vu personne y ayant pris part.

JEUNESSE SYNDICALISTE DE PARIS

Lundi 1^{er} août 1904.

Causeuse par le camarade Frimat. — Sujet : une révolution à faire dans l'organisation ouvrière ; Commentaire sur la brochure du camarade Biau.

Controverse sur le syncretisme entre les camarades A. Keuffer, secrétaire de la Fédération du Livre, et V. Griffuelles, secrétaire de la Confédération du travail, le vendredi 29 juillet, à 8 heures du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, (la salle est à ciel ouvert).

Entrée : 0 fr. 30 pour couvrir les frais.

Nogent-le-Pernier. — Les libertaires du canton préviennent les camarades qu'une conférence aura lieu le samedi 30 juillet, à Nogent, 3, rue Mulhouse, salle Paupelin, à 9 h. du soir.

Sujet : l'Education intégrale.

Les libertaires de Saint-Ouen. — Le samedi 30 juillet, réunion, salle Gambrinus, 16, avenue des Bataillons. Causeuse entre camarades.

Les camarades désireux de se procurer les feuilles de propagande-humanitaire par Villemejane, sont avisés qu'il les laisse à 2 fr. 50 le cent.

— Pour Pivotau :

Nous avons reçu, avec prière de faire parvenir à Pivotau et à sa mère, les sommes suivantes : Un groupe de mécaniciens de l'usine e. L. O. R. premier versement, 10 francs ; deuxième 13 francs 25 ; troisième 8 francs 70. Total : 33 francs 70.

Un groupe de mécaniciens de la maison Lacoste, à Levallouze, 12 fr. De plus 13 fr. 50 produit d'une collecte par Gauflin, ont été envoyés directement à Pivotau.

Reçu pour le *Libertaire* :

Gauderique 1 fr.
Par Duchmann 1 fr.

PETITE CORRESPONDANCE

J. Gauthier prie le camarade n'importe qui de ne plus rien envoyer à l'E. du P. parce que ses articles et ses lettres lui sont retournés avec commentaires désobligeants.

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert...) 3 » 3 50

Ainsi partait Zarathoustra (tr. H. Albert) 3 » 3 50

La Volonté de puissance (trad. H. Albert) 3 » 3 50

De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier) 3 » 3 50

Le Trésor des Humb's (Maurice Maeterlinck) 3 » 3 50

Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg) 1 35 1 50

Les forces tumultueuses (E. Erhard) 3 » 3 50

LIBRAIRIE P. V. STOCK

La Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition... 2 75 3 25

Autour d'une vie (Kropotkine) 2 75 3 25

L'Amour libre (Ch. Albe) 2 75 3 25

L